

---

# CHRONIQUE

---

## CINÉMA

---

*L'adolescence féminine au cinéma: A nos amours! de Maurice Pialat  
et Sonatine de Micheline Lanctot*

---

*Simone Suchet*

A la fin de l'hiver sont sortis, sur les écrans montréalais, deux films ayant pour sujet l'adolescence féminine, cette époque tendre et fragile où il est si difficile d'aimer et d'être aimée, cette époque de notre vie où notre besoin effréné de tendresse et de compréhension demeure trop souvent inassouvi.

L'adolescence, qu'elle soit vue par Maurice Pialat ou par Micheline Lanctot, n'est certes pas "le vert paradis des amours enfantines" que chantaient autrefois les poètes. L'adolescence, dans les années 80 au Québec comme en France, c'est bien plutôt l'incommunicabilité, l'indifférence et en fin de compte, la violence. Violence sournoise chez Lanctot, violence éclatée et libératrice chez Pialat.

Avec *Sonatine*, Micheline Lanctot, actrice connue et respectée, signe son deuxième film comme réalisatrice. Bien que partiellement raté, *Sonatine* demeure un film intéressant et respectable car il exprime une volonté très ferme de dire des choses personnelles tout en faisant la preuve d'une maîtrise indéniable de la forme cinématographique. *Sonatine* est construit à la manière d'une sonate et se décompose en trois mouvements qui possèdent chacun une structure rythmique différente et qui s'orchestrent autour de moments privilégiés de la vie de deux adolescentes. Le premier mouvement nous permet de faire la connaissance de Chantal (Pascale Bussières); belle, douce et solitaire, elle s'est prise d'amitié pour le chauffeur de l'autobus qu'elle prend régulièrement. Lorsque le chauffeur sera remplacé, Chantal se retrouvera plus seule que jamais avec, pour unique confident, son walkman, accroché en permanence à ses oreilles. Dans le deuxième mouvement, nous rencontrons Louise (Marcia Pilote); le walkman également collé

aux oreilles, elle a fait une fugue et se balade dans le port de Montréal, ses errances la conduisent sur un bateau où elle rencontre un marin bulgare. Ce bref intermède lui apportera comme une fulgurance de bonheur. Ce n'est qu'avec le troisième mouvement que nous apprenons que Chantal et Louise sont amies et qu'elles fréquentent la même polyvalente. Elles n'ont aucune autre amie et n'entretiennent pratiquement aucune relation avec leur famille. Se sentant abandonnées de tous, elles finiront par se suicider dans le métro, devant l'indifférence générale, avec les petites pilules de toutes tailles et de toutes couleurs qu'elles ont volées à l'infirmerie de leur école.

Histoire émouvante et grave mais qui, hélas, ne nous touche pas ou peu. Pourquoi? Sans doute parce que Louise et Chantal ne nous sont jamais présentées de l'intérieur et qu'elles demeurent des êtres abstraits, théoriques en quelque sorte. En plus, devant leur mutisme et leur refus de communiquer symbolisé par l'omniprésent petit walkman jaune qu'elles portent accroché à leurs oreilles, nous ne pouvons nous empêcher de penser que leur isolement, réel sans aucun doute, est aussi recherché et voulu, ce qui diminue évidemment l'impact de leur cri de détresse final, par ailleurs extrêmement naïf. Le scénario est rempli d'inconsistances et de longueurs, surtout dans la deuxième partie, et ces faiblesses mettent à rude épreuve la patience du spectateur. La structure est déconcertante: les deux premiers mouvements se présentent comme une introduction longue et fastidieuse au mouvement final. Aussi intéressante que soit cette composition, le film aurait probablement gagné à un resserrement des divers épisodes et même, peut-être, à ce que les deux premiers mouvements soient intégrés à la dernière partie sous

forme de retours en arrière. Malgré ces faiblesses, *Sonatine* est loin d'être un échec: il faut souligner en particulier la mise en scène sobre et pudique de Micheline Lanctot qui sait s'effacer devant la gravité du sujet. Les longs plans-séquences aidés par la force suggestive des images fixes et lentes sans paroles, par la puissance évocatrice des éclairages à la fois mystérieux et inquiétants dans ce film tourné aux trois-quarts de nuit, expriment le lourd malheur de vivre de ces deux adolescentes. La bande-son admirable en tous points et terriblement efficace, mérite une mention toute particulière d'excellence; tout le film a été ré-enregistré après le tournage et les sons du métro ont été entièrement reconstitués en studio, et ce travail gigantesque a nécessité l'utilisation de 18 pistes. Tous ces efforts n'ont pas été inutiles car la bande sonore parfois presque inaudible, parfois d'une violence agressive traduit bien l'isolement de ces jeunes filles face à un monde avec lequel elles ont perdu tout contact et dont les bruits ne leur parviennent plus que feutrés. *Sonatine*, un film fascinant malgré ses faiblesses et qui témoigne d'un indéniable talent ainsi que d'une grande sensibilité.

*A nos amours!*, septième film en seize ans de Maurice Pialat, co-scénarisé par Pialat et Arlette Langmann est bien différent. Véritable coup de poing dans la gueule empreint d'une tendresse bourrue qui n'ose pas dire son nom, *A nos amours!* raconte l'histoire de Suzanne, (Sandrine Bonnaire), quinze ans, la beauté du diable, le corps en délire et le cœur sec qui passe d'un lit à un autre parce qu'elle aime "ça". En cherchant l'amour, elle trouvera une façon de vivre qui lui donnera de brèves illusions de bonheur. Suzanne vit avec sa famille des relations conflictuelles d'une violence sauvage. Le père (Maurice Pialat)



est tendre mais distant, la mère (Evelyne Ker) est hystérique et fait des crises soudaines d'autorité et le frère (Dominique Besnehard), adipeux et violent, éprouve une affection possessive pour sa soeur cadette. A travers le personnage de Suzanne, Maurice Pialat trace le portrait de toute une génération d'adolescentes pour qui il est devenu tellement facile de baiser qu'il est aussi devenu impossible d'aimer; désespérées devant cette liberté sexuelle toute nouvelle, elles se contentent de vivre sans responsabilité le moment présent et de jouir du plaisir immédiat. Pialat tranche à vif dans le vécu et a le don d'ébranler nos certitudes tout en nous atteignant au fond de notre être. Ce qui fait la puissance bouleversante d'*A nos amours!*, ce n'est certes pas la structure narrative hoqueteuse entrecoupée d'ellipses, ce n'est pas non plus la fine analyse psychologique des personnages mais c'est plutôt la manière de raconter de Pialat, gueulante de vérité, cette façon toute naturaliste de nous présenter une tranche de vécu avec authenticité. Authenticité obtenue grâce à la belle part accordée à l'improvisation; une improvisation en quelque sorte "contrôlée" et née de la complicité qui

s'installe lors d'un tournage. Lorsque le tournage a été plus qu'agréable, comme le fut celui d'*A nos amours!*" aux dires de Pialat qui ne cesse de changer les louanges de Sandrine Bonnaire qui, elle, ne cesse de chanter les louanges du metteur en scène, on atteint à de véritables moments de grâce. Improvisation construite autour de certains détails (comme la disparition de la fossette de Sandrine) récupérés ensuite afin de mieux cerner le personnage et de le faire évoluer en même temps que son interprète.

L'interprétation en tous points excellente est dominée par Maurice Pialat lui-même qui incarne avec une sorte de pudeur impudique le rôle du père et par Sandrine Bonnaire, indéniablement l'héroïne de ce film superbe entièrement fait sur elle. Dès la première image – une adolescente de dos, mini-jupe blanche et cheveux au vent, se tient à l'avant d'un bateau qui fend la mer – Sandrine Bonnaire impose au film sa propre évidence. A la fois sensuelle et grave, Sandrine Bonnaire, 16 ans, septième enfant d'une famille de onze, premier rôle au cinéma, César du meilleur espoir féminin, est de l'étoffe dont on fait les stars. Le cinéma français ne s'y

trompe pas qui la couvre déjà d'honneurs et lui offre de nouveaux rôles, mais Sandrine garde la tête froide et se remémore avec délices le tournage de ce premier film et sa rencontre avec Pialat qui faisait des mots croisés, Pialat qui l'avait surnommée "Bras de fer" tellement elle était tendue lors du tournage des scènes de lit, ou encore "Sous-marin" parce qu'elle gardait plein de choses dans sa tête. Pialat, quant à lui, qui n'a pourtant pas la réputation d'être un tendre, crie haut et fort son admiration pour Sandrine et exprime l'effet bénéfique qu'elle a eu sur le tournage. Quoiqu'il en soit, une chose est indéniable, c'est que la seule présence radieuse de Sandrine illumine littéralement l'écran et qu'elle est Suzanne avec un naturel instinctif et une intuition profonde. On devine l'entente quasi-magique qui lie le réalisateur et son interprète dans les scènes où ils sont face à face : tous deux crèvent l'écran avec une authenticité telle que nous nous sentons atteints au plus profond de notre être . . .

*A nos amours!*, un film d'une beauté sauvage qui nous atteint au coeur de nous-mêmes.